LES SABOTIERS
DE
LA FORÊT NOIRE.

I

UN RENDEZ-VOUS.

Le dernier jour d'août de l'année 1776, vingt heures de l'après-midi venaient de sonner, lorsque un jeune homme d'une quinzaine d'années, fort et vigoureux, frappa au huis du cabaret de l'Ours, situé au village de Bibelnhaus, dans la Forêt-Noire.

Le jeune homme, demeurant encore au village de Bibelnhaus, descendait lentement la pente de la route bordée, descendait lentement la rapide déclivité d'un des moulins construits sur les hauteurs de Bibelnhaus.

Derrière lui glissait un traîneau du poids de deux à douze ans, vraie tête de lutin aux cheveux blonds et frisés, aux jeunes roses et rebondies.

Il n'avait à peine quitté la dernière marche de l'échelle, que deux enfants de la petite porte voisine par laquelle ils étaient sortis, apparurent une large face enfarinée.

C'était maître Bernhard, le meunier, qui se mit à crier du haut de son échelle :

—Comment, Fritz, tu t'en vas ?

—Oui, père Bernhard, répliqua le jeune homme, il est cinq heures, et la première nuit de Novembre ne s'écoule pas tout à fait à votre moulin.

—Ah ! tu as peur de ta mortelle, Fritz, dit le meunier en plaisantant le vieux d'un oeil exercé : mais, tu peux bien te hâter, tu n'arriveras pas avant minuit. Que grande diablesse de nuage noirs qui cachent le soleil nous prédisent une furieuse tempête.

—Si Christy veut marcher comme un chasseur, reprit Fritz en posant la main sur le chariot décoiffé, de l'enfant, peut-être nous atteindrons-nous le village avant la tempête.

—Marche ton pas le plus agile, frère, répliqua celui-ci d'un air de défi, et tu verras si je cours en arrière.

—En attendant, garçon, interrompit maître Bernhard, voilà les premières gouttes qui arrivent ; si vous voulez vous mettre à l'abri, rentrez au moulin. La ménagère vient de tremper la soupe, et elle a cuit tantôt. Il y a dans la huche un pain de beurre et des kaspèles ; ajoutez y quelques pommes de terre, et vous ne mourrez ni de faim ni de soif. Quant au lit, je n'en connais pas de meilleur après souper, qu'un sac de grain.

—Merci, père Bernhard, dit Fritz, mais nombre nous attend, et il est de ma nature voyageur pas revenir, elle semble trop inquiète. Vous savez, les femmes, et surtout les mères, en se tourmentent d'un rien.

—Voilà une bonne raison, petit, et je ne te retiens plus.

—Oh ! dit Christy, il a encore un autre motif pour ne pas rester au moulin et pour refuser vos kaspèles.

—Bavard ! s'écria Fritz en rient.

—Qu'est-ce donc ? demanda le meunier étonné.

—Puisque ce petit Christ m'a trahi, répondit le jeune homme, je puis bien vous avouer le mystère. Il faut que je sois de retour ce soir, j'ai découvert, à dix pas de la vieille croix de Saint-Hubert, des abeilles sauvages qui se sont installées dans le tronc d'un chêne. Il y a plus d'un mois que je les guette, et comme elles vont probablement essaimer bientôt, je ne serais pas fâché de les prendre en vie.

—Tu as donc toujours grand chasseur d'abeilles, mon garçon ?

—Qu'importe à ce me prête, maître ; sans une faire subir pour mon travail, les abeilles me rapportent bon an mal an une quarantaine de florins.

—Quarante florins ! s'écria le meunier, ouvrant une large bouche.

—Certes, car chaque panier vaut bien deux florins.

—Et moi aussi je veux être chasseur d'abeilles, dit l'enfant en se pendant au bras de son frère. Fritz m'a promis de me montrer comment il faut s'y prendre pour qu'elles ne vous piquent pas.

—Voyez-vous le petit ambitieux ! reprit Bernhard en enfonçant de nouvelles kaspèles dans les poches rondes de Christy.

—Dites le petit gourmand, repartit Fritz. Il pense plutôt à manger le miel qu'à vendre les abeilles. Est-ce la vérité, frère ?

Christy passa délicatement sa main sur ses lèvres.

—C'est bien bon, du miel !

—Allons, il n'y a pas de malice, dit le meunier en riant. Puis, s'adressant à Fritz :

—Tu as donc marqué le chêne dans lequel elles en sont logées ?

—Oui, j'ai planté sur le bord du chemin un rameau de chataigner à six pouces de pied de l'arbre.

—Mais comment diable osez-tu t'emparer d'une ruche sauvage, mon garçon ? Tu ne sais donc pas que nous bonhommes de pâre, on aime charrier des fagots dans la forêt, il y a quelques années, s'en vint cheval assailli par un essaim de ces maudits insectes ! La pauvre bête est morte dans les convulsions, et le gars Nicol, les abeilles s'acharnaient sur elle, mon père a en bien de la peine à s'en tirer.

—Vous avez raison, maître ; c'est fort dangereux, surtout quand on chasse comme moi sans masque et sans gants.

—Et toi, qui prétends tant t'équiper la mère !

—Oh ! mais Fritz a trouvé un bon moyen de prendre les abeilles, s'écria étourdiment Christy.

—Bavard ! dit le jeune homme impatienté.

Le meunier éclata de rire.

—Ne crains pas de me dire ton secret, Fritz. Il n'y a pas de danger que je le fasse concurrence.

Fritz promena autour de lui un regard rapide, puis haussant un peu la voix et se rapprochant de maître Bernhard, qui demeurait de son échelle :

—Le moyen est bien simple, reprit-il, quand je connais le gîte, je sonde le tronc de l'arbre en le frappant doucement avec un caillou, afin de m'assurer si la cavité s'étend au loin, et elle descend ou si elle remonte vers les branches. Je sais tout de suite quelle est la partie occupée par les abeilles et quel est le côté de l'arbre le plus favorable pour pratiquer l'ouverture par où je veux les enfumer. Alors je bouche tous les trous, à l'exception de celui de la partie la plus élevée, sur laquelle je fixe un sac avec un goulot vertical.

—Eh ! interrompit le meunier, qu'entre donc, je n'aurais jamais imaginé ... Mais tout ceci dépend de ces abeilles ? vont-elles se jeter dans ton sac ?

—Voici, continua Fritz ; à l'endroit où se termine la cavité du tronc, je fais avec mon couteau une ouverture où j'applique le foyer de ma pipe, et je souffle la fumée du tabac dans la ruche jusqu'à ce que les abeilles commencent à se frotter les yeux. Puis, quand je le vois bien endormi, je tire la feuille et j'ai gagné deux florins.

—Fritz ! dit maître Bernhard d'un air sérieux, j'ai toujours pensé que tu étais un garçon d'esprit et que tu serais fortune.

—Ho ho ! dit Christy, comme je n'ai pas pris de rendez-vous avec ma mère, je vous allais m'en prendre.

—Volontiers. Les mes ne manquent pas chez le meunier, et le meunier ne manque pas à la pêche, et pour vous donner de jambes je vais vous tirer une pouta de Rhin.

Puis, prenant du bras Fritz, maître Bernhard, il les fit entrer dans une vaste écurie, où les passant un appartement du bâti à moudre, remisant leurs bêtes de somme.

Ils s'étaient à peine dégagés qu'un vieillard couvert de haillons et dont la longue barbe grise flottait au vent, monter au face blême et décharpée au dessus de la haie vive qui entourait le moulin et ses dépendances.

Après avoir suivi d'un oeil oblique le meunier et ses hôtes, il pénétra dans le hangar, le jeta sur son épaule, et courbant sa haute taille sur le long bâton de compagnie qui l'aidait dans sa marche.

—Ah ! murmura-t-il, s'il est vrai, comme l'a dit ce jeune idiot, que chaque roche manque de cavité, dans son ombre, un trésor, mais, hélas ! quand trouve-t-on de ces cavités ?

Tout en débourrant sa pipe avec son couteau, il s'engagea dans un chemin creux et couvert qui aboutissait au village de Bibelnhaus.

Pendant que Fritz faisait choix d'un sac à son convenance, le meunier avait rempli une crèche de vin qu'il faisait frapper avec de la neige, et Christy avait étendu sur quelques coudes de meubles une large tranche de pain.

Le ciel s'était tout-à-fait voilé de nuages sombres, gruffiés de blanchâtre, jusqu'à ce, ils ressemblaient assez aux autres, collaient bientôt la forêt d'une teinte lamentique. Les sapins frémissaient jusqu'au fond des abîmes d'où s'élevaient comme des colonnes gigantesques leurs troncs sélectes. Les hirondelles semblaient se poursuivre en effleurant le sol de leur aile agile, tandis que l'on entendait grommeler vagues confuses dans les marais voisins et les étangs environnant dans l'herbe.

Tout décelait que le vent gagnait la force du vent, l'orage allait s'abattre sur la forêt. La pluie, qui s'était un instant apaisée, se mit à tomber de nouvel accès et le tonnerre en gronda plus sourd.

La chaleur avait été étouffante, comme nous l'avons dit, allait absorbé. A la vente neuve qui mesait, par la forêt, de Tubingen à Nord-Hausen, et le grand mahogany en grande le seule qu'on apercevait en tournant à gauche, dans cabaret *Coq-Hardi*.

Ces pons étaient peints par l'enseigne de tôle peinte qui grinçait au vent sur un trépied de fer rouillée, la seulée enseigne représentait un coq parfaitement stampé sur la crinière d'un lion à face humaine et plaidée.

Le meublant entre dans l'auberge, où il trouvait d'ordinaire à glisser quelques délicts de fraudage, de vendeur et de pain, quand l'hôtesse ne pouvait pas la charité jusqu'à lui verser un bon verre de kirch-wasser en dédommage de son prêtre.

Elle était d'autant plus généreuse à l'endroit de ce digne pauvre, qu'il passait pour avoir indemnisé deux ou trois fois, dans les environs s'étaient montrés parcimonieux envers lui ; seulement elle ne lui offrait jamais de passer la nuit sous son grenier.

Au moment où il venait d'entrer, une voiture que les ombres du terrain ne lui avaient pas permis d'apercevoir, vint s'arrêter à trois pas de l'hôtellerie.

C'était une de ces vieilles carrioles d'autre peintes en vert, recouvertes d'une capote de cuir et fermées à l'avant par deux rideaux, le gros trellis dans lesquels se trouvaient en chaînes deux carreaux, de sorte que le conducteur en rustique équipage pouvait, tout en s'abritant assez bien contre les rafales, diriger facilement le cheval coiffé malet qui traînait la vétiole.

(A continuer). EMMANUEL GONZALES.

BULLETIN COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.

Jeudi soir, 8 novembre 1869.

Le marché au coton a été très animé aujourd'hui. Les ventes ont atteint le chiffre de 14,000 balles. Nous reproduisons notre tableau :

CLASSIFICATION DE LIVERPOOL.
Cotonade du 8 novembre.

Intérieur	—
Ordinaire	7½ à 7½
Bon ordinaire	8½ à 8½
Low Middling	9½ à 9½
Middling	11 à 11½
Bon Middling	12 à 12½
Middling Fair	—
Fair	—

TABAC—Aucune transaction.

SUCRE—100 boucauts, aux prix d'hier. Fair à fully fair, 6@7 cts.

MELASSE—Environ 300 barils, à 20@26 cts le prime à choix, ce qui est une nouvelle baisse.

FARINE—3600 barils dont un petit lot de fine à 6@5, 1500 barils de superfine à 6@6½ cts, 700 barils fine à 5@5¾ et 300 d'extra à 6@6½ le lot de 97½ cts le prime.

MAIS—Environ 1100 ctrs dont 200 de jaune et de mélangé à 82@85 cts et 900 de jaune, en quatre lots, à 70 cts.

SON—1200 sacs à 85 cts et 61 65, 800 à 61 67½ et 100 à 61 50.

AVOINE—1580 sacs, en deux ou trois lots à 60 cts.

POIN—400 balles foin de l'Ouest ordinaire à fait à 0 30@0 90 et 70 balles de Prairie.

PORC—Une vente de 100 barils de saum à 19 50.

BACON—30 boucauts d'épaules à 15¼ cts et 25 pièces côtes côtelées à 17½ cts.

GRAISSE—Rien.

CAFÉ—Aucune transaction.

WHISKY—Une partie de rye à 20 c. cts et 60 de rectifié entre à 24½ cts.

FRUITS DE MALAGA — Une partie de chargement de la barque Mariquita à 6½ cts. Nous l'évaluons à 6 2 cts le cabas de Layers, et 6 0 2 à 6 2½ les demi et 19@20 cts les quarts. Nous l'évaluons à 0 2 le cabas de Mf et 0 1 le raisin Muscat et 0 5 les Muscat.

ORANGES—Une vente de deux cents de Nous gatons, Nouvelle balme : Sterling clear, 30 cts ; prime : Fraser, 27 cts et 25 ; Sanders et Nelson, 27 cts ; 1 de jaune, 24 30 cts d'occompte ; traites à vue, 4 9½ d'escompte.

FRET—Deux navires pour Liverpool à 3/16d. Complément de fret au même prix.

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orléans.

Expédiés hier.

Navire International, Leavey, Liverpool
Forest City, Bolles, Liverpool
Isaac Newton, Merrill, Boston
Barque Ephraim, Gibson, Odessa
Goelette J. A. Taylor, Lombard, le Rentan
Carmita, Rodriguez, Rio Janeiro
Alexander, Dolmay, Galveston et Powderhorn

Arrivés hier.

Steamship Empire City, Baxter, New-York
Navire Eliza Ryall, Duffy, Rotterdam
Assyria, Dodson, Liverpool
Goelette Ada, Williams, Galveston, Anvers
Mississippi, Valentin, Mexique
Barque Mary Lee, Hamilton, Minatitlan
M J Colcord, Colcord, Mobile
Fawn, Kennedy, Rio Janeiro
Fredilla, Newton, Rio Janeiro
Goelette Argus Eye, Nickerson, Philadelphie
Eada, Boyd, Tampico
Sea Bird, Gause, Mobile
W C Rigby, Brown, Fish River
Ad Gibbs, Baker, Fish River
Mary Ellen, Mott, Pensacola
Wild Pigeon, Frey, Pensacola
☞ Pour les bateaux voir la partie anglaise.

Au bas de Sorve.

Goelette Clifton, Grew, de Rustan

Navires partis pour la Nlle-Orléans :

HAVRE.

Navire Pecquet, Davis.....expédié 4 act
Navire Sarah G. Hyde.....parti 1 oct

BORDEAUX.

Navire E W Seybum.....parti 3 oct
Navire O W Rouse, Dévarda.....parti 3 oct
Navire Marshall, Sprague.....parti 29 sept
Navire Rachel.....parti 28 sept

MARSEILLE.

Navire Mississippi.....parti 5 sept

MALAGA.

Goelette Guadalouge.....partie 6 sept

AU PUBLIC.
AYA PANA BITTER
Manufacturé par J. Chauvet.

NOTRE longue expérience et les travaux incessants auxquels nous nous sommes livrés, nous ont amené à présenter au public une liqueur stomachique que nous ne pouvons trop recommander au public.

Dans les affections du foie, elle est vraiment supérieur et privée des nombreuses infirmités inséparables à tout autre stomachique.

Or personne n'ignore le rôle important que joue l'organe dans les conditions d'une santé parfaite ; et que sous ses influences, tout le système nerveux, tout le cerveau, tout le cœur, tout le système sanguin, tout le système musculaire, tout le système cutané, tout le système osseux, tout le système lymphatique, tout le système cellulaire, tout le système muqueux, tout le système glandulaire, tout le système ganglionnaire, tout le système pulmonaire, tout le système urinaire, tout le système génital, tout le système digestif, tout le système cérébro-spinal, tout le système sensitif, tout le système moteur, tout le système intellectuel, tout le système moral, tout le système de la vie, tout le système de la mort, tout le système de la vie, tout le système de la mort, tout le système de la vie, tout le système de la mort